

Format de citation

Fassin, Éric: Rezension über: Priscille Touraille, Hommes grands, femmes petites. Une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'adaptation biologique, Paris: Éditions de la MSH, 2008, in: Annales. Histoire, Sciences Sociales (bis 2014), 2012, 3.1 - Genre, S. 820-821, DOI: 10.15463/rec.1006381184, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Cet article peut être téléchargé et/ou imprimé à des fins privées. Toute autre reproduction ou représentation, intégrale ou substantielle de son contenu, doit faire l'objet d'une autorisation (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

Au-delà de ces « chiasmes chronologiques » (p. 244), de ces flux et reflux, un fait demeure, qui tient au développement de la « démocratie sexuelle », le recueil aboutissant à une inscription de la comparaison France et États-Unis dans une analyse transnationale plus large. É. Fassin pointe ainsi la façon dont, après 2001, la démocratie sexuelle est revisitée au prisme de la rhétorique du « conflit des civilisations », comme une incarnation moderne des droits de l'homme, dans le cadre de ce qui s'apparente à une forme inédite d'impérialisme démocratique (p. 61). On retrouve le souci constant de l'auteur de penser ensemble les multiples facettes du genre, à la fois outil critique et catégorie normative, objet et langage du pouvoir. En cela, l'intérêt des textes rassemblés est double : ils proposent non seulement une histoire croisée des processus de politisation sexuelle au cours des vingt dernières années en France et aux États-Unis, en apportant un éclairage sur les aspects transnationaux du développement de la « démocratie sexuelle » ; mais encore, ils offrent un point de vue synthétique sur le parcours de l'auteur, dont ils font ressortir les axes structurants tout en révélant la fécondité et la richesse d'une démarche que l'auteur assume, en conclusion, comme indissociablement scientifique et politique.

ALICE LE GOFF

Priscille Touraille

*Hommes grands, femmes petites :
une évolution coûteuse.*

*Les régimes de genre comme force sélective
de l'adaptation biologique*

Paris, Éditions de la MSH, 2008, xi-442 p.

À bord des sondes Voyager que la NASA envoyait dans l'espace en 1977, on trouvait à l'intention d'éventuels extraterrestres de rencontre un diagramme figurant schématiquement notre humanité : si, pour signifier la différence des sexes, la femme y porte un fœtus, tout aussi naturellement, l'homme y arbore une plus grande taille. Le livre remarquable de Priscille Touraille, issu d'une thèse de doctorat en anthropologie sociale, a le grand mérite de

bousculer avec érudition la nature de cette fausse évidence. « Hommes grands, femmes petites » : l'ironie du titre démasque nos préjugés.

Certes, si l'on peut hésiter à parler de dimorphisme (la taille est un continuum, et non une alternative binaire), il n'en reste pas moins qu'en moyenne, l'inégalité entre hommes et femmes s'incarne aussi dans leur stature. N'empêche, on aurait tort d'y voir un simple fait de nature car, après tout, le règne animal fourmille de contre-exemples : le mâle n'a pas toujours, loin s'en faut, l'avantage de la taille. À lire P. Touraille, on prend ainsi conscience, en rougissant d'embarras, qu'on avait toujours pris pour argent comptant des représentations pourtant marquées du sceau de la domination masculine, et non de la raison universelle – comme si celle-ci se confondait avec le fantasme hétérosexuel, sans doute également masculin et féminin, d'une tête de femme posée sur une épaule d'homme, forcément plus élevée...

La nature ferait-elle bien les choses ? On voit que nous n'avons guère avancé depuis Bernardin de Saint-Pierre : pour lui, si la Providence divise le melon en tranches, ce serait afin de faciliter le travail de découpage du père de famille. Voilà, pour rester au XVIII^e siècle avec le *Candide* de Voltaire, une vision « panglossienne » de l'évolution qui flirte avec la téléologie (p. 1) : tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes (possibles). P. Touraille renverse la perspective : d'abord, si les femmes sont plus petites, n'est-ce pas faute de protéines ? Or l'inégale répartition de la nourriture a une histoire – qui est celle de la domination masculine. La preuve ? C'est le contraire chez les autres mammifères : la charge de la reproduction entraîne en effet chez les femelles des besoins nutritionnels supérieurs, et non pas inférieurs.

En fait, la faible taille des femmes n'est pas un avantage du point de vue même de l'évolution, mais c'est au contraire un inconvénient, qui nuit à leur capacité reproductive. Et l'anthropologue de renverser la sagesse des nations : « l'injonction biblique 'tu enfanteras dans la douleur', plutôt qu'une malédiction divine ou qu'une conséquence d'une faille de l'évolution humaine, serait à envisager comme la justification *post hoc* des effets sur le bio-

logique de rapports sociaux fondamentalement inégalitaires » (p. 355). Il s'agit donc, non pas de renoncer à la théorie de l'évolution, mais d'en repenser la signification à rebours de la sociobiologie : l'évolution peut être coûteuse, au sens où elle réduit les chances de survie, précisément en termes reproductifs.

S'adapter, oui, mais à quoi ? P. Touraille rappelle une phrase de Charles Darwin : « un des caractères les plus remarquables de nos races domestiques, c'est que nous voyons chez elles des adaptations qui ne contribuent en rien au bien-être de l'animal ou de la plante, mais simplement à l'avantage ou au caprice de l'Homme » (p. 8). Il en va donc des femmes, au sein de l'espèce humaine, comme des chiens ou des roses : leur nature est un effet des rapports sociaux – en l'occurrence de genre. Les implications théoriques de cette analyse sont considérables : si les cultures peuvent constituer des forces sélectives pour un phénomène tel que le dimorphisme sexuel de stature chez l'homme, on en vient « à se demander jusqu'à quel point le genre peut s'inscrire dans le génome, ce qui viendrait alors bousculer l'idée qu'une caractéristique parfaitement biologique ne puisse pas, en même temps, être indiscutablement sociale » (p. 21).

D'un côté, on peut donc lire le travail de P. Touraille comme l'aboutissement du constructionnisme social qui caractérise les études de genre. On sait en effet que le concept de genre est parti de l'opposition avec le sexe, auquel on l'opposait dans les années 1970, en termes lévi-straussiens, comme la culture à la nature. Or les études féministes ont interrogé ce partage depuis les années 1990 pour montrer combien le sexe est, tout autant que le genre, construit socialement. D'autre part, cette thèse ne se contente pas d'apporter une pierre à l'édifice constructionniste. Si elle invite à penser jusqu'au bout l'hypothèse d'une « anatomie politique » chère à l'anthropologue Nicole-Claude Mathieu, ce n'est plus seulement au sens où, comme l'a montré l'historien Thomas Laqueur, les représentations de la différence des sexes ont une histoire ; c'est aussi, de manière bien plus radicale, que le corps lui-même a une histoire ou, pour le dire en termes bourdieusiens, que l'histoire est incorporée¹.

Au fond, il en va donc du sexe comme de la race : « que le 'biologique' soit capable d'enre-

gistrer en lui l'ordre du social' a été illustré par [Jean-Luc] Bonniol avec le phénomène de 'couleur' de la peau ». De même, il faudrait « comprendre en quoi les inégalités de genre pourraient également 'être enregistrées' au niveau du génome jusqu'à devenir ce que nous identifions ensuite comme des caractères 'sexués' » (p. 355). Autrement dit, il n'est plus question d'opposer la nature à la culture ; il s'agit bien plutôt de formuler un programme scientifique qui réconcilie anthropologie culturelle et physique, ou sociologie et biologie, sans soumettre la première à la seconde comme le fait la sociobiologie, dans une nouvelle synthèse bioculturelle.

Sans prétendre rendre compte ici de la richesse des analyses savantes de ce livre important, on voit donc les implications potentielles de sa forte thèse dans l'actualité politique en France. En 2011, la droite populaire, prolongeant la croisade d'une droite catholique d'obédience vaticane, se mobilisait contre l'introduction de la « théorie du genre » (*sic*) dans les manuels de première ES et L de sciences de la vie et de la terre. Sans doute, expliquait-on, le genre pourrait-il avoir sa place dans les enseignements de philosophie ou encore de sciences économiques et sociales – qu'il relève de la spéculation théorique ou de l'analyse sociologique. L'essentiel était d'en protéger les sciences de la nature.

C'est donc bien là que se joue aujourd'hui la bataille politique : accepter, avec le concept de genre, que la société n'est pas fondée sur un ordre naturel n'empêche manifestement pas de continuer de s'insurger contre la prise de conscience que le corps sexué ne l'est pas non plus. Sans doute la sociologie ne doit-elle pas se penser en dehors de la biologie ; encore faut-il commencer à penser en retour que la nature n'est pas en dehors de la culture. Tel est l'enjeu du travail de P. Touraille, qui peut ainsi contribuer à renouveler les études de genre en les mettant au travail dans le champ des sciences de la nature.

ÉRIC FASSIN

1 - Nicole-Claude MATHIEU, *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-femmes éditions, 1991 ; Thomas LAQUEUR, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, [1990] 1992.